

Intervention de Patrick Viveret, la Tourette, mai 2003

Je tiens d'abord à remercier Gérard Collomb, non seulement pour les propos qu'il vient de tenir, mais aussi pour le soutien constant qu'il a apporté, depuis l'origine, à ce projet de « Dialogues en Humanité » dont nous inaugurons aujourd'hui la première phase. Parmi ceux qui nous appuient dans cette entreprise et n'ont pu malheureusement être présents parmi nous, je pense en particulier à Jean Fabre, le directeur adjoint du PNUD retenu par la préparation du G8 d'Evian; il vient de nous renouveler son souhait de participation active au processus que nous initions aujourd'hui.

Ce premier temps de Dialogues en humanité, nous avons voulu en faire un séminaire de créativité entre des porteurs d'un projet destiné, nous l'espérons, à connaître une progression sur plusieurs années.

Je vais rappeler l'origine de ce projet, les principales hypothèses que nous voulons mettre en discussion, les méthodes que nous vous proposons.

Mais avant de le faire je voudrais caractériser cette entreprise par trois mots qui rendent compte à la fois du choix de ce lieu et de la qualité relationnelle des personnes qui ont accepté de faire route ensemble .

Ces trois mots sont beauté, sérénité et amitié.

Si nous avons souhaité, en effet, tenir ce premier séminaire dans un lieu de beauté et de sérénité, c'est parce que nous pensons qu'on ne peut construire une alternative au couple dépression-excitation qui caractérise la toxicomanie de notre monde contemporain (j'y reviendrai) que si nous créons, dans nos propres projets, les conditions d'une prise de distance avec la vitesse, le stress, l'activisme ou le productivisme.

Il nous faut sortir des logiques guerrières.

Cela vaut de notre guerre à la nature dont témoigne notre inconscience écologique, et la beauté est une manière privilégiée de nous réconcilier avec

elle. C'est vrai de notre guerre intime, source de notre stress et de notre mal être, que nous pouvons surmonter par la sérénité ou la paix intérieure. Quant à notre guerre à autrui, c'est bien sûr d'amitié qui en constitue l'alternative la plus forte. Il n'est donc pas indifférent que ce projet soit aussi une histoire d'amitié (je pense en particulier à celle qui nous lie depuis de longues années avec Geneviève Ancel) dans laquelle le plaisir des retrouvailles (par exemple avec Catherine Trautmann) tient une place importante.

D'où viennent les grands maux de l'humanité ?

L'hypothèse principale sur laquelle nous vous proposons de travailler, et que nous avons commencé de tester durant le sommet de Johannesburg, est la suivante : la plupart des grands maux qu'une logique de développement durable cherche à combattre : pauvreté, faim, non accès à l'eau potable, soins insuffisants ou inexistantes etc. ne sont pas dus à des raretés physiques ou monétaires. Selon le PNUD les dépenses de publicité annuelles dans le monde sont dix fois supérieures aux sommes qu'il faudrait mobiliser chaque année pour éradiquer la plupart de ces fléaux.

Les comparaisons n'ont qu'une valeur d'exemple mais elles n'en illustrent pas moins de façon frappante l'utilisation qui est faite des ressources de la planète . Les chiffres suivants, issus du rapport du Pnud de 1998, illustrent jusqu'à la caricature le décalage entre ces ressources que l'on ne trouve pas pour traiter le nécessaire mais que l'on sait dégager pour s'occuper du superflu. 6 milliards de dollars pour l'éducation, on n'y arrive pas. Mais les achats de cosmétiques aux USA en représentent déjà 8. L'accès à l'eau et à l'assainissement pour tous exigerait 9 milliards de dollars (évidemment avec des technologies simples et de la main d'œuvre locale ; si l'on prend les chiffres des multinationales de l'eau il en faudrait dix fois plus).

Mais ces neuf milliards restent introuvables tandis que, dans le même temps, les achats de crèmes glacés en Europe en représentent 11 Md\$. La satisfaction des besoins nutritionnels et sanitaires de base supposerait, elle, 13 milliards ; l'achat d'aliments d'animaux en Europe et aux USA en représente 17 ! Et si l'on évoque cette fois le superflu dangereux, le décalage tourne à l'obscénité : consommation de

cigarettes en Europe (50 Md\$), achat de boissons alcoolisées en Europe (105 Md\$), consommation de stupéfiants dans le monde (400 Md\$) et, last but not least, dépenses militaires dans le monde (780 Md\$)!

La prédiction de Gandhi se trouve ainsi vérifiée : « il y a suffisamment de ressources sur cette planète pour répondre aux besoins de tous mais pas assez pour satisfaire le désir de possession (au sens de la cupidité) de chacun ». C'est dire que c'est plus l'avidité et la dureté des cœurs que la rareté des ressources qui fait problème tant pour cette génération que pour les suivantes. La définition du développement durable en termes de besoins est trop réductrice par rapport à la principale difficulté qui est moins celle de la satisfaction des besoins (entendus comme besoins vitaux) que la propension à satisfaire des désirs de richesse ou de pouvoir, très au delà du nécessaire pour les riches et les puissants, et souvent en deçà du seuil vital pour les nouveaux misérables de cette planète.

Or, on peut difficilement nier qu'il existe un lien entre le creusement de ces inégalités mondiales et la question centrale de la sécurité. Nombre d'êtres humains sont potentiellement dans la situation de considérer qu'ils n'ont rien à perdre, au minimum en émigrant illégalement, au pire en tuant ou en se tuant dans des actes de suicides meurtriers à l'encontre des symboles de la puissance et de la richesse. Ils sont une proie facile pour les entreprises terroristes, mafieuses ou sectaires.

En ce sens on ne peut dissocier le développement humain du développement durable et il faut donner à l'objectif de développement humain sa pleine épaisseur éthique et spirituelle. L'humanité est menacée certes, et même menacée gravement et à court terme, de voir son aventure se terminer prématurément mais cette menace est pour l'essentiel due à sa propre inhumanité. S'il est nécessaire de réunir, comme à Rio et à Johannesburg, des « sommets de la terre », s'il est très utile comme l'a déjà fait Lyon, en partenariat avec la Croix Verte présidée par M Gorbatchev, d'organiser des « Dialogues pour la Terre », il est non moins nécessaire d'organiser des « Dialogues en Humanité ». Ces Dialogues visent à construire un processus international permettant de réunir, si possible d'ici la fin de la décennie, et dans le cadre des objectifs du Millenium des Nations Unies, ce que nous avons provisoirement appelé un « forum mondial sur la question humaine ».

Un projet « anthropolitique »

Pourquoi parler de « question humaine » alors que nous présentons souvent le fait de replacer « l'homme au centre » comme une réponse à nombre de difficultés sociales, économiques ou politiques ? Et bien justement parce que cette réponse ne va pas de soi. Veut-on replacer au centre du processus de la vie l'espèce qui de la St Barthelemy à Auschwitz a inventé le carnage ? On voit bien que l'humanité n'est une avancée qualitative du processus vital que si elle est capable de traiter sa propre inhumanité. Vieille question pour la sagesse. Mais question neuve, j'y reviendrai, si on la traite comme question politique, ce qu'Edgar Morin appelait le projet « anthropolitique ».

Ce projet, nous vous proposons de le construire autour de sept grands défis, sept rendez vous de l'humanité avec elle même où notre famille humaine risque la régression voire la destruction mais où elle peut aussi franchir des sauts qualitatifs dans la voie de sa propre humanisation.

- 1) le défi de la paix et de la guerre et de la menace croissante des armes de destruction massive ;
- 2) la pauvreté et la misère et le cocktail explosif qu'elle peuvent former avec l'humiliation ;
- 3) le risque de guerre de civilisation qui constitue l'une des formes de ce cocktail explosif ;
- 4) le défi écologique sous toutes ses formes ;
- 5) le défi de la révolution du vivant dont le couplage avec la mutation informationnelle en produisant des capacités de maîtrise

et de production de la vie inédits peut aussi, s'il est mal utilisé, nous conduire à une forme de « post-humanité ».

Deux défis transversaux enfin qui constituent les deux faces de cette anthropolitique : la capacité de l'humanité à traiter sa propre part d'inhumanité(6) et donc sa capacité d'autogouvernance démocratique (7).

Les cinq premiers défis donnant lieu à des introductions spécifiques j'évoquerai plus précisément ici le lien entre ces deux défis transversaux.

L'hypothèse que nous vous proposons, c'est en effet que l'espace planétaire appelle un renversement radical d'une logique de civilisation et de pacification fondée sur la peur de la barbarie extérieure. La plupart des grandes philosophies politiques ont distingué "un état de nature", où l'homme était renvoyé à la violence et à la guerre, d'un "état civil" où les rapports étaient pacifiés, l'État disposant seul du

monopole de la violence légitime, selon l'expression fameuse de Max Weber. La guerre interdite à l'intérieur mais licite à l'extérieur, tel est le fondement des grandes formes politiques que s'est donnée l'humanité de la cité grecque aux États-Nations en passant par les empires. L'étranger, l'infidèle, le barbare ont constitué ainsi les figures de l'adversaire, celui face auquel la communauté se constituait et maintenait son unité.

Nous n'avons pas encore pleinement mesuré à quel point la mondialité et le fait démocratique bouleversent radicalement cette distinction pluri-millénaire. La démocratie en organisant une division à l'intérieur de la cité ou de la nation, fait baisser nécessairement la tension par rapport à l'extérieur. La mondialité, elle, conduit l'humanité à se poser la question de son unité et de sa gouvernance sans que, pour le moment du moins, elle puisse recourir à la facilité d'ennemis extra-humains pour construire sa propre pacification.

Depuis 1492 et la découverte de l'Amérique, c'est-à-dire depuis qu'il n'existe plus de terra incognita pour l'humanité, c'est ainsi contre la barbarie intérieure que se joue le destin de la mondialité et c'est en Europe que le déplacement de cet enjeu de civilisation a pris sa dimension la plus tragique. C'est aussi sans doute pourquoi l'Europe, parce qu'elle a su inventer un au-delà à Auschwitz, se doit de montrer qu'il existe une voie planétaire vers le meilleur, elle qui porte dans sa chair la démonstration que l'humanité, quand elle s'enivre de volonté de puissance, peut toucher le fond de l'inhumanité.

La logique de la guerre est l'envers de la mondialité et de la démocratie. Elle réinstalle en permanence de la régression, de la purification identitaire ou ethnique, de la volonté de puissance. Il est donc essentiel de comprendre que la guerre économique qui justifie aujourd'hui toutes les régressions sociales n'est pas le vecteur de la mondialité mais son contraire. La forme sauvage de globalisation ou de mondialisation qu'elle véhicule est inhumaine au sens précis du terme, c'est-à-dire qu'elle se désintéresse des humains quand elle ne les prend pas pour cible. Seule l'intéresse la circulation des capitaux, des informations ou des objets. Les hommes eux sont une charge, comme l'exprime bien la comptabilité et on s'en méfie de plus en plus, soit en les remplaçant par des machines soit en s'en protégeant par la fermeture des frontières extérieures ou l'envoi des mendiants hors des murs de nos villes. Les humains ne trouvent grâce aux yeux des nouveaux guerriers de l'économie que s'ils sont porteurs de capitaux, d'informations utiles à la guerre c'est-à-dire comme touristes ou hommes d'affaires.

Crise économique ou crise de l'économie ?

C'est l'occasion de dire un mot des raisons pour lesquelles nous n'avons pas placé la question économique au cœur de l'un de ces grands rendez vous. La encore, il s'agit d'une hypothèse que nous pouvons parfaitement discuter et en tout état de cause bien d'autres initiatives de Dialogues en Humanité peuvent, elles, se centrer sur la question économique. Mais, pour une fois, nous avons choisi de ne plus placer l'économie au centre de la réflexion et de l'action. Pour reprendre une expression forte de Keynes, qui date de 1930 dans ses Essais sur l'économie et la monnaie, mais qui reste très actuelle, nous ne vivons pas une crise économique mais une crise de l'économie. La plupart des raretés que nous rencontrons sont ainsi des raretés artificielles créées par les humains eux mêmes à commencer par des raretés écologiques provoquées par notre type de développement économique. Il en est de même pour ces raretés sociales qui conduisent à la misère, à la pauvreté ou à l'exclusion. En ce sens, la crise que nous vivons n'est pas une crise économique de production, c'est d'abord une crise sociale de non-répartition des richesses et du temps. Les inégalités de richesse ont explosé ces dix dernières années entre l'apparition d'une économie rentière et le retour de la misère au cœur même de l'abondance. Quant aux inégalités de temps, c'est-à-dire la non répartition des considérables gains de temps obtenus sur le travail humain par la révolution industrielle puis par celle de l'information, c'est par la forme sauvage du chômage de masse qu'elles se manifestent.

Cette pourquoi cette crise est aussi et peut être même d'abord culturelle et psychologique.

Comment grandir en humanité ?

La grande question de l'Humanité c'est en effet de savoir que faire de notre désir et de notre conscience de la mort. Dans cette perspective, la question fondamentale de la valeur, du bien-être, c'est : comment grandir en Humanité ?, c'est-à-dire comment construire un voyage de vie, qui, à bien des égards est un voyage passionnant. A condition de le vivre intensément, et de ne pas en rester à une condition de « mammifère consommant » pour reprendre une expression suggestive de Catherine Dolto !

Mais nous ne pouvons « grandir en humanité » que si nos systèmes de référence collective ne nous maintiennent pas dans un état infantile. Or les deux grandes idéologies du 19^e et du 20^e siècle se sont construites soit sur la nostalgie du stade fusionnel du collectivisme soit sur le capitalisme qui a construit

sa logique sur le stade de construction de l'ego sur un mode comparatif et rival entre 3 et 7 ans. Or, comme dans Tintin et Milou, entre 7 ans et 77 ans, il y a de la marge, pour l'individu, mais aussi pour une collectivité ! Donc il est possible de grandir en Humanité sans être condamné, soit au retour à la régression fusionnelle qui ferait disparaître notre individuation, soit, rester au stade infantile dans lequel le capitalisme et la société de marché nous font croire que nous ne pouvons exister comme individus qu'en considérant les autres comme des rivaux.

Car nous pouvons grandir en Humanité dans la création et dans la coopération avec autrui si notre désir est dans l'ordre de l'être et non de l'avoir et de la possession : ce que je ferai dans ma propre vie individuelle, pour la vivre intensément, pour être à la bonne heure, sera aussi une occasion d'être mieux dans mes rapports avec l'univers (recherche de la beauté et de la vérité), d'être mieux dans mes rapports avec autrui (d'amitié comme alternative à la rivalité) et d'être mieux dans les rapports avec moi-même (la sérénité comme alternative à la guerre, ou à la tension intérieure).

Bruno Bettelheim avait montré fortement dans sa célèbre « psychanalyse des contes de fées » combien il était important pour l'enfant qui connaît le tourbillon de ses émotions intérieures et sait qu'il ne correspond pas au modèle idéal que lui renvoie les adultes de l'enfant innocent, de pouvoir s'identifier, à travers les contes, à des êtres qui, comme lui, vivent des émotions contradictoires. On pourrait généraliser le propos en estimant que la plupart des grands systèmes sociaux se fondent sur une idée à ce point réductrice de l'individu en société qu'ils sont en pratique inapplicables. Ce fut le cas des deux grandes offres idéologiques du 19ème et du 20ème siècle, le libéralisme économique et le socialisme de tradition étatique, qui outre le fait de nous maintenir dans un état infantile, développent une vision singulièrement étriquée de l'humain. La première le conçoit comme un pur calculateur rationnel optimisant ses avantages sur un marché capable de s'autoréguler. Le second pense construire un état et une planification rationnelle susceptible de répondre à tous ses besoins et d'organiser une vie collective harmonieuse. Dans les deux cas la caractéristique majeure du fait humain, sa mixité, était niée. Car cette mixité n'est pas seulement sexuelle et ethnique (nous sommes tous à des degrés divers des métis) ; elle est aussi éthique et psychique : la part de liberté qui est la nôtre crée en permanence une marge de jeu qui peut nous faire vivre, individuellement et socialement, sur un spectre très large d'attitudes qui vont du meilleur au pire.

Cette approche de la mixité humaine peut nous aider à dépasser le caractère réducteur des visions qui considèrent soit que c'est le processus social qui a perverti des hommes fondamentalement bons, soit celles qui estiment que, sans ordre social, les humains reviendraient à l'état sauvage. Sortir des logiques binaires est en effet essentiel si l'on veut traiter positivement la question politique centrale de ce siècle en train de naître dans la violence : l'humanité ne peut apprendre à s'auto-gouverner que si elle construit sa pacification sur la lutte contre sa propre inhumanité, bref si elle est capable de s'attaquer à sa propre « maltraitante ».

Sortir des logiques de peur

Car la grande difficulté humaine, quelque soit l'état de la technique, a toujours été celle du désamour et de la peur. C'est par peur de l'avenir et par peur d'autrui que des êtres humains accumulent de la richesse ou du pouvoir au détriment d'autres placés ainsi artificiellement en situation de pénurie. Dans nos sociétés contemporaines obsédées par la compétitivité, la peur de la vieillesse et de la mort conduit à un formidable accaparement mondial de richesse à travers le financement, via les fonds de pension, de la retraite des personnes âgées d'Occident et singulièrement des Etats Unis. Les centaines de milliards de dollars du déficit américain qui ont alimenté la croissance artificielle de Wall Street ces dernières années viennent en grande partie de cette ponction sur la richesse mondiale.

Nos sociétés sont malades, au sens propre et pas seulement figuré, de la formidable angoisse que génère le discours économique et médical dominant dont le point commun est de considérer la vie comme un combat et la mort comme un échec. Une telle vision conduit naturellement les humains qui y adhèrent à vivre l'essentiel de leur vie en cherchant à se droguer sous de multiples formes, pour tenter d'oublier cette histoire qui les voue à la solitude et au non sens. Cette toxicomanie n'est pas réduite aux drogues traditionnelles, ni même au tabac, à l'alcool ou aux tranquillisants. Elle peut aussi bien prendre la forme de l'argent, du travail ou du pouvoir.

C'est donc à un véritable entreprise de désintoxication qu'il nous faut nous atteler et comme toute désintoxication celle ci n'est possible que si un mieux vivre est possible. C'est pourquoi l'art de vivre, la capacité à surmonter la peur et le développement de logiques de coopération constituent des axes majeurs d'un projet politique pour le siècle.

Ainsi, face à la logique destructrice de la guerre, qu'elle soit économique, sociale, militaire ou civilisationnelle, il est possible de promouvoir une vision et une stratégie positive de la mondialité qui soit fondée sur une logique de coopération, de citoyenneté et d'art de vivre. Nous pouvons, comme l'écrivent Anne Brigitte Kern et Edgar Morin dans *Terre Patrie* sortir de l'âge de fer planétaire et faire un progrès significatif dans la voie de l'humanisation après avoir franchi, non sans risques, nous l'avons vu dans le film *L'Odyssée de l'espèce*, les différentes étapes biologiques de l'hominisation. Tel pourrait être ce Désir d'Humanité qui pourrait être au cœur des Dialogues que nous vous proposons d'inventer ensemble.